



MONICA MCCARTY

*Le proscrit*

LE CLAN CAMPBELL

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

## **Monica McCarty**

Après avoir étudié le droit à Stanford et exercé le métier de juriste, Monica McCarty s'est tournée vers l'écriture. Passionnée depuis toujours par l'Écosse médiévale, elle se consacre au genre des Highlanders avec des séries à succès comme *Les McLeods* ou *Le clan Campbell*. Elle est aujourd'hui un auteur incontournable de la romance historique.

À *la conquête de mon ennemie*, le premier tome du *Clan Campbell*, a reçu le prix Romantic Times 2009 de la meilleure romance historique ayant pour cadre les Highlands.

Le proscrit

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

**LES MACLEODS**

1 – La loi du Highlander  
*N° 9332*

2 – Le secret du Highlander  
*N° 9394*

3 – La fierté du Highlander  
*N° 9535*

**LE CLAN CAMPBELL**

1 – À la conquête de mon ennemie  
*N° 9896*

MONICA  
McCARTY

Le clan Campbell – 2

Le proscrit

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Julie Guinard*





AVENTURES  
& PASSIONS

Vous souhaitez être informé en avant-première  
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore  
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant  
sur [www.jailu.com](http://www.jailu.com)

Retrouvez-nous également sur Facebook  
pour avoir des informations exclusives :  
[www.facebook/pages/aventures-et-passions](http://www.facebook/pages/aventures-et-passions)  
et sur le profil *J'ai lu pour elle*.

*Titre original*  
HIGHLAND OUTLAW

*Éditeur original*  
Ballantine Books, an imprint of The Random House Publishing Group,  
a division of Random House, Inc., New York

© Monica McCarty, 2009

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2012

*À Reid, mon grand gaillard en puissance.  
Puisses-tu devenir aussi fort, aussi beau  
et aussi aimant que les héros de mes livres  
(bon, d'accord, que ton père aussi,  
mais ne le lui dis pas !).*





## Remerciements

J'ai la chance de disposer de deux médecins dans la famille, à qui m'adresser en cas de blessé sur le champ de bataille. C'est mon beau-frère Sean qui a répondu au téléphone, cette fois, pour m'aider à extraire d'une cuisse une balle de mousquet. (Nora, la prochaine fois, décroche plus vite, je crois que Sean passe en tête dans la catégorie « On parle de moi ».)

Un remerciement tout particulier à mon éditrice, Kate, pour son soutien toujours rapide et lucide. Je me suis bien amusée avec vous. (Allez les Boston Red Sox !)

Merci à mes agents, Andrea et Kelly, dont j'apprécie grandement la patience vis-à-vis de mes questions et de mes appels téléphoniques parfois un brin angoissés quant au « business ».

Jami et Nyree, mon formidable fan-club personnel. J'ai une chance folle de vous connaître ; je frémis à l'idée de ce que je deviendrais sans vous. Je vous interdis formellement de déménager.

Ma compagne de voyage en Écosse, Veronica, lors de la grande tournée 2008 d'Abandon maternel !

Dave, Reid et Maxine, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour vous : la bonne, c'est que je vous aime et que j'apprécie votre soutien. La mauvaise, c'est qu'on va encore manger des pâtes au dîner.

*La lune est sur le lac, la brume sur la fougère,  
Et le clan a un nom qui de jour disparaît ;  
Alors, rassemblez-vous, rassemblez-vous,  
rassemblez-vous, les MacGregor !  
Rassemblez-vous, rassemblez-vous,  
rassemblez-vous.*

*Le signal de notre combat,  
qui nous vient tout droit des rois,  
Ne doit être entendu que la nuit dans notre cri vengeur  
Alors, criez, les MacGregor, criez, les MacGregor !  
Criez, criez, criez, les MacGregor.*

*Les fières montagnes de Glen Orchy,  
Coalchuirn et ses tours,  
Glenstrae et Glenlyon ne nous appartiennent plus :  
Nous sommes sans terres, sans terres, sans terres,  
les MacGregor !  
Sans terres, sans terres, sans terres.*

*Mais même damné et soumis aux vassaux  
et aux seigneurs,  
Un MacGregor garde son cœur et son épée !  
Alors, courage, courage, courage, les MacGregor,  
Courage, courage, courage.*

*S'ils nous dépouillent de notre nom,  
lancent leurs meutes à nos trousses,  
Qu'on livre leurs toits aux flammes,  
et leur chair aux aigles !  
Alors, vengez-vous, vengez-vous,  
vengez-vous, les MacGregor !  
Vengez-vous, vengez-vous, vengez-vous.*

*Tant qu'il y aura des feuilles dans la forêt,  
de l'eau dans la rivière,  
Les MacGregor, malgré eux, renaîtront indéfiniment !  
Alors venez, les MacGregor, venez, les MacGregor,  
Venez, venez, venez.*

*Dans les profondeurs du loch Katrine  
les destriers caracolent,  
Sur les sommets de Ben-Lomond  
les navires vogueront,  
Et les rochers de Craig Royston fondront telle la glace,  
Avant que nos torts soient oubliés,  
ou notre vengeance désarmée,  
Alors, rassemblez-vous, rassemblez-vous,  
rassemblez-vous, les MacGregor,  
Rassemblez-vous, rassemblez-vous,  
rassemblez-vous.*

Sir Walter Scott,  
*Le Rassemblement des MacGregor*

## Prologue

« Dieu ne saurait être apaisé... tant que cette race de malheur n'aura pas été entièrement chassée et exterminée. Ils ne trouveront dans tout le pays ni repos ni répit... Ils seront harcelés, persécutés, traqués, et poursuivis par le feu et par le fer... »

Édit d'extermination du clan Gregor  
Ordre donné au comte d'Argyll par le Conseil privé,  
24 février 1603

*Château d'Inveraray, juin 1606*

Un jour, son cousin les ferait tous tuer. Patrick MacGregor espérait de tout cœur que ce jour-là n'était pas venu. Mais Alasdair était incapable de résister à un défi, dût-il les conduire jusque dans l'ancre du diable. En l'occurrence, le château d'Inveraray, bastion du clan Campbell dans les Highlands. Les épais murs de pierre de l'austère donjon dépassaient la cime des arbres et s'effaçaient dans le ciel gris, menaçant rappel de la domination exercée par leur ennemi depuis plus de cent cinquante ans.

Aujourd'hui, cependant, les grilles de l'impénétrable forteresse avaient été levées en signe de bienvenue, et

le vallon qui s'étendait du château au chapelet de chaumières nichées le long de la côte du loch Fyne grouillait d'hommes venus de toutes les Highlands. Une bouffée d'excitation flottait dans le crachin matinal. Les jeux allaient commencer.

Tandis qu'ils quittaient le couvert de la forêt pour s'approcher du terrain où se déroulaient les épreuves, les sens de Patrick se mirent en alerte, aiguisés par des années d'exclusion et de fuite. La méfiance et la vigilance étaient gravées dans son être et, en cet instant précis, son instinct l'exhortait à la prudence.

Il examina rapidement la foule et jaugea la situation. Personne n'avait prêté attention aux trois nouveaux venus... pour l'instant.

Les MacGregor étaient une fois encore accusés d'être des criminels. Par la faute des Campbell, cela leur était arrivé à bien des reprises au cours des soixante-dix années écoulées. Pourtant, son cousin Alasdair Roy MacGregor, chef des MacGregor de Glenstrae, avait insisté pour participer à la compétition de tir à l'arc. Connu comme « la Flèche de Glenlyon », Alasdair était un archer réputé. Mais pas le meilleur. Ce titre revenait à Rory MacLeod. C'était cette occasion de lui damer le pion qui les avait arrachés à leur cachette. Le fait que la rencontre ait lieu cette année-là à Inveraray, chez leurs plus farouches ennemis, ne faisait qu'accroître le danger.

Les trois hommes avaient atteint l'extrémité du champ bourbeux. Son cousin se tourna vers lui.

— Sais-tu ce que tu as à faire ?

— Assurément, répondit Patrick. C'est mon idée. Mais es-tu sûr de toi ?

Malgré le heaume métallique qui cachait ses cheveux roux, caractéristique que les MacGregor partageaient avec leurs ennemis Campbell, et la capuche

le protégeant de la pluie et dissimulant son visage, si quelqu'un le reconnaissait avant qu'ils ne puissent mettre en œuvre leur plan, le chef des MacGregor était un homme mort.

L'œil de son cousin s'éclaira.

— Sûr et certain.

Il regarda Gregor, le frère de Patrick :

— Il est temps que Rory MacLeod soit confronté à un adversaire digne de ce nom, et le faire au nez et à la barbe du clan d'Argyll...

Sa bouche s'ourla du sourire coquin qui avait fait de lui la coqueluche de leur clan.

— ... est une tentation trop irrésistible.

— Nous aurons disparu avant même qu'ils n'aient compris ce qui leur arrive, ajouta Gregor.

— Mais pas trop vite, rectifia Alasdair. Je veux que tout le monde sache qui a gagné.

Patrick posa un regard d'acier sur son intrépide cousin.

— Afin que tu puisses recevoir la flèche d'or des mains de dame Marianne ?

Alasdair éclata de rire et lui donna une vigoureuse bourrade dans le dos. Il avait la réputation d'être un Robin des Bois.

— Ta façade sombre cache un esprit narquois, mon cousin. Je n'ai pas l'intention de rencontrer des Campbell aujourd'hui, mais je compte bien leur donner matière à jaser.

Patrick n'en doutait pas. Son cousin avait un tempérament audacieux qui frôlait parfois l'inconscience. Le chef du clan Campbell, Archibald le Sinistre, comte d'Argyll, n'y allait pas avec des pincettes : de ses adversaires, il ne faisait qu'une bouchée. Sachant cependant qu'il ne découragerait pas Alasdair, Patrick hocha la tête.

— Alors je te souhaite bonne chance, cousin. Et sois prudent. Si les choses devaient mal tourner...

— Avec mes deux plus valeureux guerriers pour me couvrir, qu'est-ce qui pourrait mal tourner ?

Patrick fronça les sourcils.

— Tiens-tu réellement à ce que je réponde ?

Son cousin rit et partit en direction des concurrents.

Patrick admirait son assurance désinvolte. Il s'était lui-même trop souvent trouvé face à une arquebuse ou à la pointe d'une flèche pour ne pas savoir reconnaître l'odeur du danger. Ici, elle était pestilentielle.

Gregor et lui prirent discrètement leurs places. Patrick s'efforça de se fondre dans la foule, ce qui, étant donné sa taille et sa stature, n'était pas chose aisée.

Si son visage n'était pas aussi identifiable que celui de son cousin, malgré ses cheveux noirs il était soulagé d'être dissimulé par la capuche et le heaume. Ils avaient espéré qu'il pleuvrait et les cieux ne les avaient pas déçus. Une pluie froide au printemps était monnaie courante. La cape de laine brune aidait à dissimuler son manteau de guerre et son grand kilt usés jusqu'à la corde et maculés de boue.

Il s'acheta une chope de bière et resta dans un coin sombre du pavillon dressé pour abriter les spectateurs.

C'était sur cette tente que reposait leur plan. Pendant plusieurs jours, ils avaient étudié la colline de Dunicoich dominant le château afin de trouver un moyen de créer une distraction. Lorsque la tente avait été montée, Patrick avait compris qu'il avait trouvé.

Dès qu'Alasdair aurait remporté la compétition, il donnerait le signal en ôtant sa capuche et en montrant son bonnet orné d'une pousse de sapin, *Giuthas nam mor-shliabh*, l'emblème des MacGregor. Ensuite,



Patrick et Gregor feraient tomber les pieux qui soutenaient la structure de toile. En principe, il aurait fallu plus d'un homme pour mettre à terre chacun des larges piliers en bois, mais Gregor et lui possédaient une force hors du commun.

Une fois la tente renversée, les hommes de leur clan qui attendaient dans la forêt déploieraient un barrage de flèches en direction du château, et lanceraient leur cri de guerre. Perturber la tranquillité des jeux constituait une sérieuse offense et un grave manquement aux coutumes des Highlands, mais puisqu'il ne s'agissait pas d'un réel assaut, l'honneur de leur clan, ou du moins ce qu'il en subsistait, resterait intact.

La foule se précipiterait vers les grilles pour s'abriter dans le donjon, ce qui rendrait inaccessibles les écuries et les chevaux. Les trois hommes profiteraient de la confusion générale pour fuir dans les bois, où leurs compagnons les attendaient avec les chevaux. Ils seraient certes suivis, mais dans la forêt, les MacGregor avaient l'avantage.

Être chassés, ils connaissaient.

De son poste, Patrick voyait parfaitement bien la rangée de concurrents qui s'apprêtaient à lancer leur première série de flèches sur les cibles. Il ne restait plus qu'à attendre et observer. À chaque tir, le risque croîtrait, à l'instar de la curiosité manifestée envers l'étranger au si grand talent. Dès l'instant où son coussin rabattrait sa capuche, le temps serait compté.

D'ici là, il était important qu'il n'attire pas l'attention. Au moindre faux pas, ils finiraient tous au bout d'une corde.

Le chahut de la foule s'intensifiait au rythme des bières bues. Un groupe d'hommes, en particulier, se faisait remarquer. Patrick reconnut celui qui avait la

voix la plus forte. C'était John Montgomery, frère du comte d'Eglinton. On disait que ce dernier cherchait à s'allier avec Argyll afin d'accroître ses chances dans sa querelle mortelle avec les Cunningham.

La rumeur semblait fondée. Montgomery s'était récemment fiancé à Elizabeth Campbell, cousine d'Argyll et sœur de Campbell d'Auchinbreck et du bras droit d'Argyll, James Campbell, dit Jamie l'Exécuteur. Si la pauvre fille n'avait été une Campbell, Patrick l'aurait sincèrement plainte. Elle devait bégayer, car il les entendit l'affubler du sobriquet d'Elizabègue.

— Mais je croyais que tu voulais épouser la belle Bianca, s'étonna l'un des hommes. L'autre ne soutiendra pas la comparaison.

— Elle est bien assez jolie. Pour une alliance avec le comte d'Argyll, je me marierais avec un cheval à moitié édenté, répliqua Montgomery.

Sa remarque fut saluée par de bruyants éclats de rire.

— Et sa conversation ? demanda un autre. N'as-tu p-pas p-peur qu'elle m-mette toute une journée p-pour te d-d-dire b-b-bonjour ?

Patrick devina à la réaction de Montgomery que les plaisanteries des autres l'embarrassaient, mais il cacha sa gêne sous une grossièreté :

— Eh bien, je n'aurai qu'à occuper sa bouche à autre chose.

Son humour paillard provoqua l'hilarité de l'assistance.

Quels imbéciles ! Patrick s'efforça de les oublier et reporta son attention sur le champ. Il ne restait plus que quelques concurrents, parmi lesquels Alasdair, Rory MacLeod et Jamie l'Exécuteur. Il pria le Ciel pour que son cousin soit prudent. Jamie Campbell

était un ennemi formidable, plus dangereux encore que son cousin le comte. Heureusement, Alasdair se trouvait de l'autre côté et n'avait pas attiré son attention.

Patrick accrocha le regard de Gregor et lui fit signe de se tenir prêt.

À cet instant, il aperçut une jeune femme qui franchissait la grille du château et se dirigeait vers le pavillon. Il n'aurait su dire ce qui attira son attention. Peut-être la légèreté de sa démarche, l'esquisse du sourire sur le visage qu'il distinguait à peine sous le capuchon qui la coiffait. Elle lui parut particulièrement jeune et insouciante. Mais le manque d'assurance qu'elle semblait éprouver l'intrigua.

Il reporta son attention sur la compétition, vit que son cousin s'était qualifié pour le tour suivant et, inexplicablement, il se tourna de nouveau vers la jeune fille. La richesse de ses vêtements dénotait une fortune considérable. Il aperçut une robe de cour sous une élégante cape en velours bleu nuit aux revers sertis de pierres précieuses. Elle était si menue qu'elle semblait perdue dans les larges jupes et les épaisseurs d'étoffe.

Elle marchait dans sa direction, et il put bientôt observer le visage que dissimulait la capuche.

Elle était plus âgée qu'il ne l'avait cru. Vingt-deux ou vingt-trois ans. Mais ce furent ses yeux bleus qui le fascinèrent, si clairs et si limpides qu'ils semblaient presque irréels, mis en valeur par ses traits délicats, sa carnation pâle, sa petite bouche rose. Il ne put voir la couleur des cheveux, mais il aurait juré qu'ils étaient blonds. Elle n'était pas d'une beauté classique, ni même frappante, mais son charme discret était remarquable. C'était le genre de visage dont la beauté se révélait à mesure qu'on le contemplait.

L'inclinaison de sa tête ou la vue d'un profil pouvait apporter une perspective entièrement nouvelle, et ravissante.

Elle s'arrêta tout près de lui, et son doux parfum féminin l'enveloppa. Elle avait l'odeur du printemps, fraîche comme la rosée sur un bouton de rose. Cela faisait bien longtemps que Patrick n'avait senti quelque chose d'aussi doux et d'aussi pur.

Ses yeux étaient fixés sur John Montgomery. Son sourire s'éteignit tandis qu'elle surprenait leurs propos.

— Mais comment as-tu convaincu Elizabeth d'accepter de t'épouser ?

Elle tressaillit et son visage devint livide.

Montgomery éclata de rire et se rengorgea comme un paon.

— Avec son handicap, les prétendants ne se bouscullaient pas aux grilles du château. C'est fou, les mensonges qu'on est prêt à débiter pour une dot composée de terres et de vingt-six mille marcs.

Patrick en resta bouche bée. Vingt-six mille marcs ! Une fortune. Et des terres en sus ? Il était inhabituel pour une femme de posséder des terres.

— Il m'a suffi de quelques mots doux enrobés de gentils compliments, se vanta Montgomery. La jeune fille a gobé ça comme du petit lait avec une reconnaissance éperdue.

La jeune femme émit un son étranglé. Devant son expression choquée, il était facile de deviner qu'elle n'était autre qu'Elizabeth Campbell.

Zut ! Sa haine pour tout ce qui touchait aux Campbell rendit son impulsion de compassion inattendue.

Son fiancé dut l'entendre, car il tourna brusquement la tête. Patrick lut la consternation sur le visage

de Montgomery lorsqu'il réalisa qu'il avait été pris à son propre piège. Il venait de perdre sa promesse, tout en s'attirant peut-être même de redoutables ennemis.

L'humiliation et la douleur de la jeune femme étaient poignantes. Le groupe d'hommes se tut en comprenant ce qui venait de se passer. Elle avait le cœur manifestement brisé ; tout un monde d'illusions venait de disparaître sous ses yeux. Ce sentiment-là, Patrick le connaissait bien. Le menton tremblant, elle semblait au bord des larmes.

Il fit un pas vers elle, mais s'immobilisa. L'incident ne le concernait pas. Cette fille était la cousine d'Argyll et la sœur de l'Exécuteur, bon sang !

Un silence gêné s'installa, et les hommes de Montgomery commencèrent à danser d'un pied sur l'autre.

Elizabeth Campbell demeura de marbre, le regard rivé à son fiancé. Patrick se surprit à l'encourager silencieusement tandis qu'elle bataillait avec sa fierté, redressait le dos et le menton. Malgré sa frêle silhouette, on sentait une certaine force chez elle.

Son expression était impénétrable, mais il avait l'impression que la plus infime tape suffirait à la fissurer.

— Pas éperdue au point de me m-ma-ma...

Les mots restèrent coincés dans sa gorge, et sa voix se brisa. Elle se couvrit la bouche avec la main, mortifiée. L'un des hommes étouffa un rire ; Patrick l'aurait tué. Les joues en feu, elle pivota et repartit en courant vers la grille. Elle ne fit que quelques pas avant que la catastrophe survienne.

Une motte de boue glissante la fit trébucher, perdre l'équilibre et tomber en arrière. Elle atterrit dans une gerbe d'éclaboussures.

— Ma parole, ses pieds s'empêtrèrent autant que sa langue, marmotta un homme.

Quelques petits rires nerveux suivirent, et Patrick espéra qu'elle n'avait pas entendu. Mais il comprit que si en voyant ses épaules s'affaïsser.

Ce fut la goutte d'eau. Il n'avait pas l'habitude d'endosser le rôle de champion, mais il ne pouvait plus rester les bras ballants. Malgré les risques, quelque chose lui ordonna de réagir. Aucune fille, pas même une Campbell, ne méritait une telle cruauté.

En trois foulées, il parcourut la distance qui les séparait. Dans sa chute, sa capuche s'était écartée et laissait échapper une lourde masse de cheveux dorés que même le crachin ne parvenait pas à rendre ternes. Cette beauté simple le frappa. Bien qu'elle lui tournât le dos, il devina au tressaillement de ses épaules qu'elle pleurait. Une émotion brûla dans sa poitrine dont il se croyait incapable : le besoin inexplicable de la protéger.

Il aurait volontiers tué ces hommes à mains nues.

— Par ici, jeune fille, dit-il doucement. Prenez ma main.

Il crut d'abord qu'elle ne l'avait pas entendu. Puis elle tourna légèrement la tête, et il aperçut l'éclat d'une larme sur sa joue blanche. La perle minuscule fit l'effet de l'acide à travers la cuirasse métallique qui enserrait sa poitrine. Lentement, elle leva la main et la glissa dans la sienne. Elle était si menue et si douce qu'il faillit avoir un mouvement de recul. Puis ce fut la gêne qui le gagna lorsqu'elle saisit sa peau calleuse et couverte de boue.

Mais elle ne sembla rien remarquer.

Gentiment, il l'aïda à se relever. Elle était si frêle qu'il aurait pu la soulever d'un doigt. Il garda sa main

dans la sienne, étrangement réticent à lâcher, jusqu'à ce qu'elle se dégage délicatement.

Elle garda les yeux baissés, embarrassée.

— Merci, dit-elle si doucement qu'il faillit ne pas entendre.

— Ce sont des imbéciles, bon débarras... commença-t-il, mais déjà elle se sauvait.

L'arrière de sa jolie robe était maculé de boue.

Il fit un pas vers elle, puis s'arrêta. Il la laissa partir. Même si cela avait été possible, il n'avait aucune idée de la façon dont il fallait s'y prendre pour reconforter une jeune fille. L'idée qu'un hors-la-loi MacGregor console une héritière comme elle était si absurde qu'il en aurait ri en d'autres circonstances.

Il se détourna de la silhouette solitaire qui disparut derrière les grilles du château.

Juste à temps pour découvrir Jamie l'Exécuteur ainsi que d'autres hommes menaçants qui se dirigeaient droit sur lui. L'Exécuteur avait dû voir trébucher sa sœur et venait aux nouvelles. En l'aidant, Patrick s'était placé en ligne de mire.

Il jura et jeta un coup d'œil à Gregor. Son frère le regardait comme s'il était à moitié fou, et, en vérité, Patrick commençait à se poser la question.

Quelle mouche l'avait piqué ?

Il savait qu'il devait agir vite. Campbell se rapprochait dangereusement.

Une poussée d'excitation traversa ses veines à la perspective d'un combat qu'il avait envie de livrer depuis longtemps. Tous les MacGregor rêvaient de voir Jamie Campbell mort, et Patrick aurait adoré avoir l'honneur d'envoyer l'Exécuteur dans les flammes de l'enfer.

Il replia les doigts sur la crosse de sa dague. Un seul coup...

Seigneur, quelle tentation ! Mais la raison prit le pas sur son impatience. Un tel acte signifierait sa mort : trois hommes contre une centaine n'avaient aucune chance.

Il reporta rapidement son regard sur Alasdair. Il restait trois archers en lice, mais il n'avait pas le choix. Le chef devrait attendre pour se mesurer à MacLeod, tout comme Patrick devrait attendre pour se mesurer à Jamie Campbell.

La vengeance est un plat qui se mange froid.

Il articula silencieusement « Maintenant » à son frère, et donna un coup sec dans le pilier le plus proche. Celui-ci vacilla, oscilla comme un pendule, avant de se fracasser bruyamment.

Un véritable tohu-bohu s'éleva parmi la foule. Patrick courut vers la forêt pour rejoindre son frère et son cousin, mais quelque chose le fit se retourner vers le château d'Inveraray.

La nostalgie, peut-être, d'une chose qu'il ne pourrait jamais connaître. D'une vie qui lui avait été dérobée. Une vie où un guerrier MacGregor et une Campbell n'étaient pas séparés par la fortune et la haine.

Après un dernier coup d'œil en direction de la forteresse, Patrick s'enfonça sous les arbres et disparut.



# 1

« Ô château des Ténèbres ! Ton sombre défilé  
Ne regorge-t-il pas de récits écossais ;  
Sur d'autres tours, ô fier Argyll  
Rayonne encore ta gloire d'antan.  
Mais du passé, il reste peu,  
À qui chemine dans le vallon  
Pour imaginer, flottant au vent,  
Tes bannières, château Campbell ! »

William Gibson, *Château Campbell*

*Non loin du château Campbell, Clackmannanshire,  
juin 1608*

Le cœur lourd, Elizabeth Campbell posa sur ses genoux le parchemin froissé et regarda par la petite fenêtre l'ombre imposante du château se fondre au loin. Elle avait beau lire et relire la lettre, cela n'en changeait pas les mots.

Le carrosse secoué par les cahots du chemin avançait à une lenteur insupportable. Les pluies récentes avaient rendu la route vers les Highlands encore plus

difficile ; à cette allure, il leur faudrait une semaine pour atteindre le château de Dunoon.

Lizzie se retourna et surprit le coup d'œil furtif de sa servante, Alys, mais cette dernière reporta vivement les yeux sur son ouvrage en feignant de se concentrer sur les points grossiers.

Alys se faisait du souci pour elle. Pour lui changer les idées, Lizzie déclara :

— Je me demande comment tu peux coudre, avec toutes ces secousses.

À cet instant, un nid-de-poule les secoua à tel point qu'elle fut soulevée du siège. Son épaule heurta la cloison lambrissée de la voiture.

— Ouille, gémit-elle en se frottant le bras. Ça va, Alys ?

— Oui, madame, répondit la femme en se redressant contre les coussins de velours. Pas trop mal. Mais si les routes ne s'arrangent pas, nous arriverons avec les os tout en désordre à l'intérieur de nos corps cabossés !

Lizzie sourit.

— J'ai bien peur que cela ne s'aggrave encore. C'était probablement une erreur de partir en carrosse.

Elles devraient continuer leur route à cheval pour traverser les Highlands, où les chemins devenaient plus étroits.

— Au moins, nous sommes au sec, déclara Alys, toujours prête à voir le bon côté des choses.

Peut-être était-ce la raison pour laquelle Lizzie appréciait tant sa compagnie. À cet égard, elles se ressemblaient.

Alys ramassa la lettre par terre.

— Vous avez fait tomber votre missive.

Lizzie la prit en s'interdisant de la lui arracher des mains et la glissa dans ses jupes.

— Merci.

Alys était légitimement intriguée au sujet de la lettre du comte, et des raisons pour lesquelles elles se rendaient si brusquement au château de Dunoon. Elle le découvrirait bien assez tôt. Son cousin le comte d'Argyll avait l'intention de lui trouver encore un mari ; ce ne serait bientôt plus un secret.

Manifestement, trois fiançailles rompues ne suffisaient pas. Son devoir consistait à se marier, et elle se marierait.

Son cœur se serra au souvenir de son dernier engagement. La douleur, même deux ans plus tard, demeurait aiguë.

L'humiliation avait été cuisante. Elle avait été sotte de croire qu'un bel homme comme John Montgomery pouvait avoir d'autres intérêts vis-à-vis d'elle qu'une alliance de clans et sa fortune. Sa meilleure amie avait trouvé le bonheur ; Lizzie en avait rêvé. Au point de faire taire son instinct lui soufflant que cet homme était animé de puissantes ambitions.

Entendre celui auquel elle avait donné son cœur parler d'elle si cruellement était déjà terrible, mais sa chute dans la boue... Elle ferma les yeux. Les sarcasmes continuaient à résonner dans sa tête et le sel de ses larmes lui brûlait encore les yeux.

Seul un homme l'avait aidée. Elle avait été trop gênée pour le regarder, mais elle se rappelait la gentillesse et non la pitié dans sa voix, et la solidité reconfortante de sa main. Elle fronça les sourcils. Étrange que son chevalier servant eût été un MacGregor.

Son frère lui avait raconté les événements et le désordre qui avaient suivi son départ du pavillon. Alasdair Roy MacGregor et ses hommes s'étaient enfuis sous leur nez. Cela n'avait pas plu à Jamie. Il n'avait pas compris pourquoi un hors-la-loi avait couru le risque d'être démasqué en lui prêtant assistance. Elle non plus, mais elle lui était reconnaissante pour cet acte de bonté.

Jamie en savait davantage sur cet homme, elle le sentait, mais il avait refusé de satisfaire sa curiosité.

Elle avait aussitôt rompu ses fiançailles avec John Montgomery, trop honteuse pour raconter l'incident à sa famille. Mais quand, peu après, il avait été attaqué par des bandits de grands chemins, qu'il avait perdu une oreille et une partie du bras qui lui servait à tenir son épée, Lizzie s'était demandé si sa famille n'avait pas appris la vérité et organisé ces représailles. Ils étaient beaucoup trop protecteurs envers elle.

Lizzie s'était efforcée de tourner la page et d'oublier, mais par moments, le passé lui revenait en vagues comme s'il datait de la veille. Et lorsqu'on saurait que le comte d'Argyll cherchait à nouveau une alliance pour sa cousine, les rumeurs iraient bon train.

Elle approcha le parchemin de la fenêtre pour le relire.

*Ma chère cousine,*

*L'été approche. Je sollicite le plaisir de ta compagnie à Dunoon au plus vite, afin de discuter d'un sujet d'importance. Comme nous l'avons évoqué l'hiver dernier, en remerciement de ta bonté suite à la mort de la comtesse l'année dernière et de l'attention que tu as*

*portée au petit Archie et aux filles, je t'ai fait don d'un lopin de terre conséquent.*

*Archibald, septième comte d'Argyll.*

Encore des terres. Quelle humiliation ! Malgré ce que prétendait son cousin, Lizzie savait que sa sollicitude n'était pas la véritable raison de ce don. Archie jugeait manifestement nécessaire d'accroître encore sa dot pour convaincre quelqu'un de l'épouser. L'intention était louable, mais elle était déjà l'une des femmes les plus riches du pays : cela ne suffisait-il donc pas ?

Ses épaules s'affaissèrent. Apparemment, non. C'était en partie sa faute. En été, avait-elle promis. Était-on déjà en juin ? Quand son cousin avait abordé le sujet de nouvelles fiançailles, des mois auparavant, les jours étaient courts et la neige blanchissait les environs de Inveraray. L'été avait paru très loin. Cela lui laissait beaucoup de temps pour trouver elle-même un homme approprié. Beaucoup de temps pour tomber amoureuse.

Après la bouffonnerie de ses dernières fiançailles, elle s'était juré de ne se marier que par amour... Ce qu'elle avait cru trouver chez John. Mais cela n'avait été qu'un rêve de jeune fille.

Deux années s'étaient écoulées et Lizzie devait se montrer pratique. À vingt-six ans, l'amour n'était probablement pas pour elle.

*Probablement.*

Elle soupira de sa niaiserie. Elle ne pouvait écarter complètement cette éventualité de son esprit. Pourtant, il était temps de renoncer à ce rêve. Elle ne voulait pas vivre seule. S'occuper des maisons de son cousin et de son frère ne pourrait durer

indéfiniment, et elle avait beau adorer le petit Archie et les filles, ce n'étaient pas ses enfants. Elle aspirait à un foyer et à une famille... suffisamment pour accepter de nouvelles fiançailles organisées par son cousin.

Une pointe de nostalgie la piqua. Ses deux plus proches amies, Meg Mackinnon et Flora MacLeod, avaient toutes les deux eu la chance de trouver l'amour. Détail amusant, Meg avait épousé le frère de Flora, Alex. Meg avait deux petits garçons, et Flora venait de donner naissance à des jumelles. Lizzie était heureuse pour elles, mais cela ne faisait que remuer le couteau dans la plaie.

Cependant, même si elle aspirait à un tel bonheur, elle ne pouvait plus se permettre d'être idéaliste.

Tant pis, je me forgerai mon propre bonheur, songea-t-elle. Mariage arrangé ou non.

— Quelque chose ne va pas, maîtresse ?

Perdue dans ses pensées, Lizzie n'avait pas réalisé qu'Alys l'observait à nouveau. Elle fronça un sourcil.

— Je croyais que tu brodais ?

Cette fois-ci, Alys insista :

— Vous contemplez cette lettre comme s'il s'agissait d'une sentence d'exécution.

Un sourire narquois ourla les lèvres de Lizzie.

— Oh, ce n'est rien d'aussi tragique.

— Le voyage vous inquiète-t-il, avec tous ces horribles MacGregor qui fourmillent dans les campagnes ?

Alys se pencha pour lui tapoter le genou.

— N'ayez crainte. Mon Donnan veillera à ce qu'il ne nous arrive rien de mal.

Le mari d'Alys était capitaine des gardes au château de Campbell, et elle était très fière de son guerrier.

— Non, ce n'est pas le voyage, assura Lizzie.

Elles étaient protégées par une douzaine d'hommes. Du reste, elles étaient encore dans les Lowlands, loin de Lomond Hills où le clan banni s'était réfugié, disait-on, après la bataille de Glen Fruin.

Les récits des atrocités commises par les MacGregor à Glen Fruin s'étaient propagés dans tout le pays, et Lizzie avait du mal à croire que l'homme venu à son secours faisait partie de cette bande de brigands sans foi ni loi qui avaient perpétré un véritable massacre. Son cousin avait été chargé par le roi Jacques de traduire les MacGregor en justice, et il s'attela à cette mission à laquelle s'étaient joints ses frères Jamie et Colin. Sous peu, les hors-la-loi seraient tous arrêtés.

Qu'arriverait-il à son chevalier servant ? Elle connaissait la réponse, et s'efforçait de ne pas y penser.

Lizzie croisa le regard de sa servante et lut l'inquiétude dans ses doux yeux marron. Elle poussa un soupir. Comme Alys ne lisait pas le gaélique, elle lui en fit la lecture.

— Et qu'est-ce qui vous embête avec ces terres supplémentaires ? s'étonna Alys.

— Tu ne comprends donc pas ? Ce n'est qu'un appât. Mon cousin veut me trouver un nouveau mari.

— Eh bien, il est grand temps, si vous voulez mon avis, renifla Alys.

Lizzie s'attendait à cette réaction. Elle esquissa un sourire en coin.

— Ta compassion me fait chaud au cœur.

— Bah ! Ce n'est pas de compassion dont vous avez besoin, mais d'un mari et de bébés. Une belle

filles comme vous avec un si grand cœur, se retirer du monde à cause d'un imbécile qui...

Lizzie la fit taire d'un regard.

— À cause d'un détestable prétentieux, marmonna Alys. Je ne sais pas ce qu'il vous a fait, ce bonhomme, mais il ne méritait pas les larmes que vous avez versées à cause de lui.

Lizzie renonça à essayer de lui expliquer. Sa famille et ses proches la considéraient comme une femme d'exception, qu'un homme devrait être fier d'avoir à ses côtés. Ils l'aimaient trop pour voir en son bégaiement autre chose qu'un inconvénient négligeable. D'une façon générale, ils avaient raison. Lizzie ne bégayait qu'en présence d'un grand nombre de gens ou lorsqu'elle était nerveuse ou inquiète, et c'était devenu de plus en plus rare. Grâce à John, du reste : depuis deux ans, elle s'était entraînée afin d'éviter un nouvel affront.

— Peut-être, concéda-t-elle.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc ? Craignez-vous que votre cousin ne vous fasse épouser un homme que vous n'aimerez pas ? Il vous aime trop pour vous voir malheureuse.

— Non, je sais qu'il ne le ferait pas, reconnut Lizzie.

Elle avait de la chance. Non seulement sa famille l'aimait, mais tous la respectaient comme rarement on respectait une femme dans ce monde. Elle avait reçu une bonne éducation, à l'instar de ses frères, et s'y connaissait aussi bien en politique que n'importe quel homme.

Non, le problème ne venait pas du choix des maris. C'était elle qui avait jeté son dévolu sur John Montgomery. Les deux hommes que son cousin avait envisagés pour elle auraient constitué de bien



meilleurs prétendants, mais le sort en avait voulu autrement.

Ses premières fiançailles, avec James Grand, avaient été rompues à cause de la trahison de Duncan.

Duncan. Le frère qu'elle avait idolâtré, perdu pour elle depuis presque dix ans. Seigneur, comme il lui manquait ! Malgré les preuves retenues contre lui, Lizzie ne l'avait jamais cru coupable de la trahison qui avait coûté aux Campbell la bataille de Glenlivet et avait causé la mort de leur père.

Lizzie avait aussi été heureuse de ses deuxièmes fiançailles. Elle connaissait Rory MacLeod depuis qu'elle était enfant, et toute jeune fille normalement constituée ne pouvait qu'être sensible à sa beauté. Malheureusement, le roi lui avait ordonné de se marier avec Isabelle MacDonald et il était tombé amoureux de sa ravissante épouse.

— Alors, qu'est-ce qui vous tracasse ? demanda Alys. Vous ne voulez pas vous marier ?

— Bien sûr que si. Simplement...

Lizzie se tut, embarrassée. C'était si bête, surtout après sa désillusion avec John. Les femmes de son rang se mariaient par devoir, non par amour. Sentant monter l'anxiété familière qui annonçait le bégaiement, elle prit une profonde inspiration, compta silencieusement jusqu'à cinq, et s'obligea à parler lentement :

— Je voudrais ce que tu as.

Alys arrondit les yeux. Elle étudia longuement le visage de Lizzie avant de répondre.

— Oui, mon petit, moi aussi je vous le souhaite. Mais vous n'avez pas à vous inquiéter. Le comte vous trouvera un brave mari, et quand il vous connaîtra,

cet homme-là ne pourra plus jamais cesser de vous aimer.

Alys avait parlé avec une telle conviction que toute discussion était inutile. Sa mère aurait pu lui faire la même remarque, et les larmes lui montèrent aux yeux. Elle dut détourner la tête. Pas un jour ne s'écoulait sans que Lizzie regrette sa mère. Sa mort, quelques mois seulement avant celle de son père, avait été un coup cruel.

Elle reporta son attention sur le paysage pour se distraire des souvenirs. Les heures passèrent, la lumière baissa, et elles s'enfoncèrent dans la forêt. Le carrosse ralentit et un silence surnaturel sembla soudain les avaler. Inconsciemment, Lizzie resserra les doigts autour de la dague qu'elle portait contre son flanc, remerciant en pensée ses frères d'avoir insisté pour qu'elle apprenne à s'en servir.

La voiture fut projetée sur le côté, mais cette fois, au lieu de se redresser, elle s'arrêta brutalement.

Quelque chose n'allait pas. Le silence, trop profond, évoquait le calme avant la tempête. Son pouls s'accéléra et un frisson lui donna la chair de poule.

Le véhicule était immobilisé de telle façon que les deux femmes avaient été projetées du côté droit. Elles mirent un certain temps à se redresser.

— Vous allez bien, madame ? s'enquit Alys d'une voix haut perchée. Une roue a dû se coincer et...

Un cri primitif déchira la voûte des arbres et glaça l'échine de Lizzie. Grands dieux ! On les attaquait !

Elle entendit les voix des gardes dehors, qui criaient des ordres, puis un nom :

— Les MacGregor !

C'était impensable. Il fallait qu'ils soient fous pour risquer... ou réellement aux abois, songea-t-elle avec horreur, au point de n'avoir rien à perdre.

Elle s'efforça de ralentir le rythme de son cœur.  
Un coup de feu claqua. Puis un autre.

— Donnan ! hurla Alys en s'élançant vers la poignée.

— Non ! s'écria Lizzie. Il ne craint rien, dit-elle plus doucement. Si tu sors, tu risques de le distraire. Nous devons rester à l'intérieur afin qu'il nous protège.

Alys acquiesça de la tête, et le cœur de Lizzie se serra. Comme il devait être difficile de rester là sans rien faire pendant qu'au-dehors, l'homme de votre vie était en danger !

— Tout va bien se passer, affirma-t-elle autant pour elle que pour sa compagne.

Si seulement Jamie était là, songea-t-elle. Les gardes d'Argyll étaient bien entraînés, mais les Mac-Gregor étaient réputés pour leur adresse de guerriers. Son cousin lui-même en avait parfois engagé, avant que les relations entre les clans ne se détériorent à nouveau.

Elles essayèrent de voir ce qui se passait par la petite fenêtre, mais la fumée des tirs de mousquets était épaisse et l'échauffourée semblait se dérouler à l'avant de la voiture.

Le vacarme était assourdissant.

Alys se mit à pleurer doucement. Lizzie lui prit les mains et, incapable de trouver des mots réconfortants, lui fredonna une chanson. La musique opéra sa magie, et la bonne se détendit.

— Oh, madame. Même en plein enfer, vous avez la voix d'un ange, dit-elle, les larmes aux yeux.

Lizzie esquissa un sourire. Quelle ironie... La bègue avait ce don : son chant était d'une pureté miraculeuse.

Elles se serrèrent l'une contre l'autre, aux aguets. Lizzie n'avait jamais eu aussi peur. Pourtant, curieusement, en cet instant de danger extrême, elle ne s'était jamais sentie aussi vivante.

Mais pour combien de temps ?

La poignée de la porte grinça, et elle sursauta. Un visage menaçant apparut à la fenêtre, et son cœur se mit à cogner contre sa poitrine.

Alys hurla. Lizzie en aurait fait autant, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Elle était incapable de respirer. La seule chose qu'elle arrivait à faire était de regarder de l'autre côté de la vitre le visage de l'homme sauvage, ses longs cheveux hirsutes et son visage maculé de crasse. Deux yeux noirs la fixaient avec haine. On aurait dit une bête sauvage.

Pour la première fois, elle songea à ce dont ces hommes seraient capables s'ils les capturaient. L'idée qu'ils la touchent... Elle eut un haut-le-cœur.

Plutôt se trancher la gorge.

La portière s'ouvrit. Lizzie saisit la poignée de son côté et tira de toutes ses forces, se découvrant un sursaut d'énergie inattendu.

— Aide-moi ! cria-t-elle à Alys.

Mais alors, un coup de feu retentit et l'homme se figea. Ses yeux s'agrandirent, puis son visage s'écrasa contre la vitre en produisant un bruit de succion répugnant. Le poids mort de son corps l'entraîna à terre.

Les muscles de Lizzie se détendirent. Le souffle court, elle sentit l'air essayer de rentrer dans ses poumons. La menace immédiate était passée, mais le combat continuait à faire rage.

Elles n'avaient que deux solutions : ne rien faire ou essayer de se cacher.

La voiture, qui semblait sûre quelques instants plus tôt, lui faisait à présent l'effet d'un cercueil. Lizzie se tourna vers Alys.

— Sauvons-nous !

— Où aller ?

— Nous nous cacherons dans la forêt jusqu'à ce que tout soit terminé.

Trop choquée pour discuter, Alys fit un signe de tête, laissant sa maîtresse décider pour elle.

— Reste près de moi et suis-moi, et surtout ne regarde pas. Promets-le-moi, ajouta Lizzie avec force en lui secouant les épaules.

— Je vous le promets.

— Bien.

Lizzie respira un grand coup, baissa la poignée et ouvrit la portière. Elle passa la tête dehors. Ce fut d'abord l'odeur âcre qui la saisit, celle de la poudre et celle, métallique, du sang. Elle toussa et se couvrit la bouche et le nez avec sa main.

Elle aurait dû suivre le conseil qu'elle avait donné à Alys, mais s'en trouva incapable.

Et elle eut beau s'armer de courage, cela ne suffit pas à la préparer : les morts jonchaient le sol, les yeux ouverts. Du sang partout. Tant de sang...

L'horreur l'aurait paralysée si elle avait regardé les visages, familiers pour certains. Mais elle s'obligea à tourner les yeux vers ceux qui continuaient à se battre.

Comme elle le craignait, les Campbell étaient inférieurs en nombre. L'effet de surprise avait donné l'avantage aux MacGregor, aisément reconnaissables avec leur costume des Highlands et leur allure barbare. Aucun ne disposait d'armure. Ils se battaient avec des pieux, des épées, des arcs, elle distingua même une vieille hache, mais ils n'avaient pas

d'armes à feu. Avec leurs grandes claymores tranchantes, ils étaient redoutables.

Soudain, elle s'immobilisa en apercevant le mari d'Alys, engagé dans un corps à corps ne laissant guère d'espoir sur son issue. Quand le MacGregor lui lacéra le ventre, un sanglot monta dans sa gorge.

L'homme releva les yeux, croisa son regard, et elle eut l'impression que la mort elle-même la contemplant.

Elle ne recommença à respirer que lorsque l'un des gardes de son cousin se plaça entre eux.

— Partons vite, ordonna-t-elle à Alys.

Elle lui prit la main et sortit de la voiture. Sous leurs pieds, le sol était rendu spongieux par la boue et la mousse humide. Ses mules en cuir délicat dérapaient, aussi avançait-elle précautionneusement.

Brusquement, la main d'Alys fut arrachée à celle de Lizzie.

Et cette dernière se retrouva nez à nez avec l'homme qui avait tué Donnan. Malgré le froid, sa peau devint moite. Il était encore plus grand et plus inquiétant, de près.

— Où détalez-vous si vite, mes jolies ?

Sa voix était épaissie par un fort accent du Nord.

Alys se débattit pour s'extraire du cercle d'acier formé par ses bras, mais au bout d'un moment, elle poussa un cri de douleur.

— Lâchez-la ! ordonna Lizzie en faisant un pas vers lui, se découvrant un courage insoupçonné.

— Sinon quoi ? siffla-t-il en rapprochant son couteau de la gorge d'Alys. Je ne crois pas que vous soyez en position de donner des ordres, mademoiselle Campbell.

Lizzie en eut le souffle coupé. Il savait qui elle était. Du coin de l'œil, elle vit les hommes de son clan qui





10032

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 23 juillet 2012.*

Dépôt légal : juillet 2012  
EAN 9782290171219  
L21EPSN000934N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*